

de commencer modestement et d'élever quelques poulets. Je voulais me lancer dans cette industrie en procédant scientifiquement et même cultiver des céréales pour nourrir mes poulets. C'est ce que j'ai fait effectivement. J'aurais été au-dessus de mes affaires si seulement j'avais pu vendre les œufs de mes poules \$2 la douzaine et mes vieilles poules incapables de pondre, \$5 chacune. Mais personne ne voulait payer ce prix-là. J'ai donc dû abandonner mon entreprise.

Par la suite, deux camarades et moi-même avons tenté de nous faire un peu d'argent en engraisant des bovins pour les vendre. Nous avons loué un terrain en bordures de Grand River, que peut contempler le sénateur de Norfolk (l'honorable M. Taylor) lorsqu'il s'assoit sur la véranda de sa magnifique maison de Tutela Heights, à Brantford. Puis nous avons acheté des bovins. Mais notre projet, qui consistait à les engraisser en vue de les vendre, n'a abouti qu'à la faillite. Nous les avons achetés au printemps et mis en pâturage tout l'été; puis nous les avons nourris tout l'hiver. Mais quelque chose est survenu aux prix du bétail. Je ne me souviens plus quoi exactement, mais à tout événement nous avons dû les vendre 50c. de moins par tête que nous les avons payés. C'est pourquoi, honorables sénateurs, je puis parler en connaissance de cause d'échecs dans le domaine de l'agriculture.

Alors que j'étais grand shérif de Montgomeryshire, j'ai essayé autre chose. J'y possède un lopin de terre, et le sénateur de Rosetown (l'honorable M. Aseltine), le sénateur de Toronto (l'honorable M. Hayden), le sénateur de Churchill (l'honorable M. Crerar), ainsi que M. Shelton, du personnel préposé au hansom, m'ont tous rendu visite. Je possède 25 acres de terre à pâturage. Dans ce coin du pays, les règlements sont sévères et il faut faire paître du bétail sur la terre; sinon, d'autres en feront paître. J'ai consulté un représentant de la loi qui m'a dit: "Achetez quelques moutons. Ils ne causent aucun ennui."

Or, les honorables sénateurs le savent, le grand compositeur, Jean-Sébastien Bach, a écrit plusieurs oratorios et cantates, dont l'un comprend le prélude avec chœur *Sheep May Safely Graze*. Ces animaux broutent en effet, mais pendant tout le temps qu'ils paissent, ils ruminent des plans pour vous ruiner. J'en ai vu de belles à ce sujet. S'ils ne cherchent pas à sortir de leur enclos afin de brouter dans le pâturage du voisin, ils pensent à quelque nouvelle maladie qu'ils pourraient bien attraper. S'ils n'ont pas la larve apode, ils contractent le piétin; s'ils

échappent au piétin, ils s'infestent de trématodes; et s'ils n'ont pas le trématode, ils sont victimes d'une autre maladie quelconque. C'est ainsi que les choses se passent. Je m'achetai donc une quarantaine de moutons et tout alla très bien pendant un certain temps. Puis je constatai que certains mouraient. En dix jours j'en perdis sept. Mon entreprise allait mal, mais j'allais être plus malchanceux qu'avec mes bovins, entreprise de ma jeunesse. Un soir, après la mort du septième mouton, je me rendis à la bergerie où un autre mouton gisait sur le plancher; apparemment il allait mourir. Cela me mit en colère et je me mis à jurer. Je ne peux pas répéter au Sénat les mots que j'ai alors prononcés. J'ai deux petits-fils qui fréquentent l'école et à qui l'aumônier interdit de dire "maudit"; ils disent plutôt "maudaine d'affaire". En regardant mes moutons, je dis moi aussi "maudaine d'affaire". De toute façon, je décidai d'essayer de soigner le mouton malade; je me rendis donc à la maison où je pris une bonne bouteille de whisky canadien. Je revins alors à la bergerie et essayai de tourner le mouton sur le dos afin de lui administrer le whisky. Il commença à se débattre, mais après quelques efforts je réussis finalement à le placer sur le dos, à lui ouvrir la bouche de force et à y introduire le goulot de la bouteille. La boisson glougloutait et glougloutait encore; finalement la bouteille était à moitié vide. Le mouton se débattit alors vivement et je fus contraint de lâcher prise. Il se leva alors et se mit à courir autour de la bergerie. Alors, je me dis: "Enfin, voilà le remède à tous ces maux." Je retournai à la maison et me couchai. Le lendemain matin, le mouton était mort. C'est donc vous dire, honorables sénateurs, que je m'y connais en fait d'échecs dans le domaine de l'agriculture. Lorsqu'au Sénat, nous avons dix cultivateurs qui ont obtenu du succès, nous avons dix hommes d'une grande compétence. Je puis vous l'assurer.

Des voix: Bravo!

L'honorable M. Davies: Le Sénat compte six médecins. Les médecins sont des hommes compétents. Un de nos collègues médecins a cinq fils médecins, quatre filles infirmières diplômées et une autre fille qui est technicienne de laboratoire. Honorables sénateurs, si l'on refuse de reconnaître la compétence remarquable de ce sénateur, j'ignore, ma foi, à qui on l'accorderait. Il s'agit du sénateur de Montague (l'honorable M. Grant).

Des voix: Bravo!